

Recherches sociographiques



La génération de *la Relève*

Jean-Charles Falardeau

Volume 6, numéro 2, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Falardeau, J.-C. (1965). La génération de *la Relève*. *Recherches sociographiques*, 6(2), 123-133. <https://doi.org/10.7202/055263ar>

LA GÉNÉRATION DE *LA RELÈVE*

Dans le troisième numéro de la revue *Vivre* qui était née à Québec en mai 1934 le directeur, Jean-Louis Gagnon, écrivait :

« Depuis un an nous avons assisté dans le Québec à un certain nombre d'événements qui, isolés, ont une importance respective plus ou moins grande, mais dont l'ensemble manifeste, à n'en pas douter, un large mouvement de renaissance nationale. Année d'abondance que ces derniers douze mois, la plus riche au point de vue intellectuel de toutes celles qui se sont succédées depuis la Confédération. Non seulement la production littéraire fut singulièrement intéressante (n'aurait-on publié que le roman de Grignon *Un homme et son péché* que nous aurions raison d'écrire cette phrase) mais, chose incroyable ! depuis le dix mars, on vend partout un quotidien de pure rédaction qui travaille, et combien utilement ! pour la renaissance dont nous parlons. Quotidien de culture française, la seule, ne l'oublions pas, qui puisse nous sauver.

« À côté de *L'Ordre*, il y a les cahiers mensuels de *La Relève*. Chez ceux-là on bataille courageusement pour un renouveau catholique au pays de Québec. Et cela n'est pas fait pour nous déplaire . . .

« On aurait tort d'isoler *Vivre* des faits que nous venons de rappeler brièvement. Les idées que nous exprimons ne sont pas seulement nôtres, elles appartiennent à une grande partie de la jeunesse . . . »¹

Ce commentaire de Jean-Louis Gagnon évoque, avec lyrisme sans doute, mais avec une grande justesse, ce qui fut, pour nombre de jeunes Canadiens français, le trait dominant des années entourant 1934 : celui d'une renaissance. Aux exemples cités par Gagnon, nous pourrions en ajouter encore d'autres : le mouvement des *Jeune Canada* lancé à Montréal en 1932-1933 et qui fut une flambée patriotique et idéologique de trop courte durée ; la maison d'édition mise sur pied par Albert Lévesque à Montréal en 1930 et dont les publications nouvelles ou les ré-éditions devaient marquer un tournant dans notre vie littéraire ; les deux premiers romans de Rex Desmarchais, *L'initiatrice*, en 1932, et *Le feu intérieur*, en 1933 ; le roman de Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, au printemps de 1934 . . .

Ce qui identifie les jeunes de cette époque, ce sont des activités de renaissance plutôt que les stigmates de la crise économique. Celle-ci,

¹ *Vivre*, première série, troisième cahier, Québec, octobre 1934, 4.

contrairement à ce qui s'est passé aux États-Unis où elle a marqué toute une génération d'écrivains (Steinbeck, Saroyan, Farrell, Cantwell), n'a guère laissé de trace dans la littérature canadienne-française. Jean Narrache est une exception. Qu'est-ce qui a pu ainsi, à un moment de grand désarroi, mobiliser la jeunesse vers l'optimisme? Peut-être le désarroi lui-même et le désir d'en sortir. Aussi, quelques influences très précises dans le milieu canadien-français. Tout d'abord, l'abbé Groulx qui, depuis 1920, a succédé à Henri Bourassa comme l'idole des Canadiens français et n'a cessé de stimuler les jeunes par ses coups de clairon patriotiques. Aussi, Olivar Asselin autour de qui se groupèrent, d'abord au journal *Le Canada*, ensuite à *L'Ordre*, plusieurs jeunes qui ambitionnaient d'écrire et de bien écrire et qui trouvaient en lui à la fois un maître à penser et un Bayard de la langue française. Les influences les plus décisives furent cependant des influences extérieures. C'étaient Jacques Maritain et Emmanuel Mounier qui fonda la revue *Esprit* en 1932. C'étaient des romanciers français, surtout Mauriac et Bernanos. C'étaient des Russes, Dostoïevsky et Berdiaëff. Les jeunes Canadiens français faisaient leurs interrogations qui remettaient en question les positions idéologiques et spirituelles du monde occidental au moment le plus tendu de l'entre-deux-guerres, avant que ne fassent tragiquement irruption les fascismes européens.

L'équipe de « La Relève »

Tel fut l'arrière-plan social et un peu l'atmosphère de ces années. Rapprochons-nous de *La Relève*. La revue fut fondée à Montréal, en mars 1934, par des jeunes dont la fin de l'adolescence avait coïncidé avec la grande crise économique des années 1930 et qui avaient environ vingt ans en 1934. La revue dura jusqu'en septembre 1948, soit quatorze ans — ce qui, pour une revue de ce genre, au Canada, est un record de longévité. Durant ces quatorze ans, deux phases principales. De 1934 à juin 1941, *La Relève* a consisté en des cahiers périodiques, relativement réguliers jusqu'en 1938 et qui deviennent plus clairsemés en 1939. Cinq séries ont paru, chacune comportant dix cahiers, sauf la dernière, celle de 1940-1941, qui en comprend huit. À compter de septembre 1941, la revue devient mensuelle. Elle transforme son nom en celui de *La Nouvelle Relève* et elle élargit le champ de son intérêt. Les réflexions qui suivent seront centrées sur la première *Relève*, celle des cahiers, et sur ceux qui l'ont conçue, qui l'ont créée, qui lui ont imprimé son orientation en définissant ses premiers objectifs et avec laquelle ils sont demeurés identifiés.

Qui étaient-ils? L'équipe fondatrice de la revue comprenait Robert Charbonneau et Paul Beaulieu, les deux directeurs; Claude Hurtubise, qui en sera très tôt le rédacteur en chef; Jean LeMoynes, Saint-Denys

Garneau, Roger Duhamel, Jean Chapdelaine, à qui se joignit, peu après la fondation, Robert Élie. À ces noms du noyau initial qui signent les premiers articles et qui assurent la collaboration régulière s'en ajoutent d'autres dont le nombre et la variété s'accroissent avec les années : André Laurendeau, Madeleine Riopel, Jean-Marie Parent, Marcel Raymond . . . Il s'y ajoute aussi, dès les débuts, des noms de collaborateurs européens dont quelques-uns seront des assidus : Daniel-Rops, René Schwob, Émile Bass, Stanislas Fumet, le P. Paul Doncœur, s.j., Emmanuel Mounier, Jacques Maritain.

Ces deux derniers noms, à eux seuls, révèlent des options et des soucis intellectuels très précis. Mais l'équipe de *La Relève* fut avant tout un groupe d'amis. Elle fut amitié. Rien ne peut mieux faire saisir l'esprit et l'intensité de cette amitié que la description qu'en a brossée Jean LeMoyne lui-même dans une page de son texte célèbre sur Saint-Denys Garneau :

« Je creuse mes souvenirs jusqu'aux premières années de notre amitié, écrit LeMoyne, jusqu'au temps où il était de toutes les réunions de ceux qui, en 1934, devaient former l'équipe de *La Relève*. Ces préoccupations du groupe étaient telles que certains d'entre nous passeront pour des religieux lors de la publication de leurs premiers essais . . . Mais nous ne fîmes jamais un chapitre ou un comité ; nous étions des amis à table, sans autre plan ni intention qu'une quête d'absolu solidement orientée malgré les incohérences de son ardeur, et sans autre ordre du jour que le désordre du soir, surtout celui du dimanche soir, le chaleureux, le tumultueux résumé que nous fîmes si longtemps de nos semaines comblées de découvertes et de ravissement, percées de perspectives exaltantes et assombries d'angoisse. Parmi les convives, Saint-Denys Garneau était un des plus présents, des plus capables, des plus gais, et il était le plus fin, le plus spirituel. C'était un vivant qui connaissait l'ivresse de vivre et qui pouvait attendre de la vie une portion libérale et exquise, bien partagée entre l'amour, l'art et la pensée. Lorsqu'à travers la rumeur d'une de ces lointaines conversations, j'entends clairement l'un de nous lancer avec une conviction mêlée d'angoisse une phrase comme celle-ci : « Messieurs, il faut absolument rendre au péché sa grandeur et sa dignité », j'éprouve une crainte rétrospective pour lui. Pas pour les autres, car c'était parole de salut, c'était revendication obscure mais valable de l'indispensable autonomie, c'était le refus initial du problème posé selon l'esprit de peur et du jugement prononcé selon le code de l'illusion, c'était une clef pour une libération à venir. »¹

Objectifs et positions idéologiques

Cette confiance de Jean LeMoyne révèle les bouillonnements intérieurs d'une communauté d'amis exigeants. Nous sommes en présence de jeunes en « quête d'absolu », ouverts à la vie, préoccupés sinon angoissés par le destin de l'homme et qui se posent des questions qui engagent. Les motivations dominantes de *La Relève* furent des soucis philosophiques, esthétiques et littéraires. Mais c'est encore trop peu dire car *La Relève* fut éminemment une revue, j'allais dire spiritualiste, mais il est plus juste

¹ Jean LEMOYNE, « Saint-Denys Garneau, témoin de son temps », *Convergences*, Montréal, Éditions H M H, 1961, 226-227.

de dire, plus simplement, spirituelle. Laissons plutôt parler la revue elle-même.

Le premier numéro de *La Nouvelle Relève* de septembre 1941 se présente en évoquant ce qu'avait été l'objectif de la revue initiale.

« La même recherche spirituelle, dit-on, qui suscita la fondation de *La Relève*, animera notre travail. Nous voulons apporter un témoignage chrétien, c'est-à-dire juger les événements et les activités humaines avec un esprit compréhensif et audacieux, toujours fidèle à la vérité où qu'elle se trouve. »¹

Il faudrait citer en entier l'article liminaire dans lequel la première *Relève*, dans son tout premier numéro de mars 1934, définit ses positions :

« *La Relève*, y lit-on, se propose de réfléchir la mentalité et les tendances des jeunes catholiques canadiens, et par ressaut des jeunes catholiques du monde entier... Nous sommes plusieurs à sentir le besoin chez les jeunes d'un groupement national catholique indépendant pour développer dans ce pays un art, une littérature, une pensée dont l'absence commence à nous peser... Vivre son catholicisme intégralement, ce n'est pas cesser d'être Canadien, mais l'être plus adéquatement... *La Relève* entend jouer un rôle social en rendant, pour sa part, dans le monde la primauté au spirituel... Nous nous permettons de citer un paragraphe de Jacques Maritain... « Nous ne luttons pas pour la défense et le maintien de l'ordre politique et social actuel. Nous luttons pour sauvegarder les éléments de justice et de vérité, les restes du patrimoine humain, les réserves divines qui subsistent sur la terre, et pour préparer et réaliser l'ordre nouveau qui doit remplacer le présent désordre. »²

La référence à Jacques Maritain, dès le point de départ, est une sorte de Manifeste. *La Relève* se situera largement dans le courant néo-thomiste dont Maritain a été l'un des plus brillants artisans. Elle fera aussi entièrement sienne la philosophie « personaliste » d'Emmanuel Mounier. La personne humaine est une valeur centrale, irremplaçable :

« Nous appelons personne, dira Mounier, la présence et l'unité d'une vocation unique et intemporelle, qui constitue l'être spirituel et l'appelle à se dépasser indéfiniment. »³

La recherche essentielle est celle de l'homme intérieur. Pour autant, cette recherche ne peut éluder des postulats métaphysiques. Ce sera la préoccupation éminente de *La Relève* laquelle poursuivra cette quête et cette enquête, avec insistance, dans l'œuvre des grands romanciers et dans les formes contemporaines d'expression esthétique. Saint-Denys Garneau consacre de nombreux articles qui sont autant de méditations aux beaux-arts et à la peinture. Si l'on feuillette seulement les numéros des premières années, des titres d'articles saisis au hasard confirment un intérêt constant.

¹ *La Nouvelle Relève*, I, septembre 1941, 1.

² *La Relève*, première série, premier cahier, mars 1934, 1-3 ; aussi, deuxième cahier, s.d., 3-5.

³ Emmanuel MOUNIER, « Le mouvement *Esprit* », *La Relève*, deuxième série, huitième cahier, avril 1936, 229 ; aussi : La direction (de *La Relève*), « Positions : la notion de personne », *La Relève*, première série, septième cahier, 1935, 153-156.

J'en cite quelques-uns : « L'homme dans le théâtre moderne » (Robert Charbonneau, 1^{re} série, 1^{er} cahier) ; « L'art spiritualiste » (Saint-Denys Garneau, 1^{re} série, 3^e cahier) ; « François Mauriac » (Robert Charbonneau, 1^{re} série, 4^e cahier) ; « Pour un ordre nouveau » (Roger Duhamel, 1^{re} série, 4^e cahier) ; « Le rôle temporel du chrétien » (Jacques Maritain, 1^{re} série, 5^e cahier) ; « Le chant grégorien » (Roger Gariépy, 2^e série, 4^e cahier) ; « En relisant saint Paul » (Daniel-Rops, 2^e série, 9^e-10^e cahier) ; etc.

La Relève s'intéresse aussi aux questions de l'actualité nationale et internationale et, en 1941, lorsque *La Nouvelle Relève* décidera d'« agrandir son champ d'action », ¹ ces sujets prendront une importance encore plus grande. Ainsi, la revue consacre un numéro entier, à l'automne de 1936, au destin de la société canadienne-française, sous le titre *Préliminaires à un manifeste pour la patrie*.² Les directeurs ont travaillé « durant des mois » à la rédaction de ce manifeste culturel. C'est leur conviction que le nationalisme canadien-français doit être redéfini au-delà du plan politique et du plan économique. La nation est essentiellement « un centre de culture ». ³ De même, affirment-ils, — « une doctrine qui dit : « Soyons les maîtres de l'économie et du politique dans le Québec, et alors nous établirons solidement les valeurs spirituelles et culturelles », est une doctrine de négation du spirituel qui risque de précipiter notre peuple dans le matérialisme . . . » ⁴ — « Le patriotisme ne prend son vrai sens et sa vraie valeur que subordonné à un ordre chrétien . . . à une notion chrétienne de l'humanisme ». ⁵ La nation est liée à la morale et le nationalisme doit reconnaître une primauté de l'éternel sur le temporel. Le nationalisme est « un esprit qui s'ordonne en une culture chrétienne ». ⁶

La Relève vit dans un climat de haute tension spirituelle et de rarefaction politique. On en a un autre exemple dans une lettre de Robert Charbonneau, publiée en « Réponse à Jean-Louis Gagnon » ⁷ lequel, dans la revue *Vivre*, avait plaidé pour l'action radicale immédiate dans la société. Charbonneau distingue entre révolution et révolte et se déclare en faveur de la première, contre la seconde. La révolte, dit-il, est un sursaut de passions, la révolution a caractère d'universel et de transcendance. Le secours de la misère humaine « intéresse d'abord la charité ». ⁸ C'est parce que l'homme est sans âme qu'il faut recourir à la révolution : l'essentiel est de lui redonner une âme, une métaphysique. À *La Relève*, on croit au « spiri-

¹ *La Nouvelle Relève*, I, septembre 1941, 1.

² *La Relève*, troisième série, premier cahier, septembre-octobre 1936.

³ *Ibid.*, 9.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, 27.

⁷ *La Relève*, deuxième série, sixième cahier, février 1936, 163-165.

⁸ *Ibid.*, 165.

tuel d'abord ». À cet ordre de valeurs correspond un ordre dans l'action : « il s'agit de réadapter un mécanisme social pour rendre à un homme qui en sera devenu conscient sa véritable dignité humaine ».¹

Une certaine vision du monde

Ces illustrations éclairent suffisamment les positions idéologiques fondamentales de *La Relève*. Tentons de dégager à des niveaux plus en profondeur ce qu'a été la vision du monde de ces jeunes écrivains. Pour certains d'entre eux, leur collaboration à *La Relève* a été l'origine ou la mise au point d'une œuvre autonome dans laquelle ils sont allés jusqu'au bout de leurs intentions et de leur talent. Considérons-les rapidement : Robert Charbonneau et Robert Élie, Saint-Denys Garneau, Jean LeMoynes.

Robert Charbonneau ne s'est pas improvisé romancier. Il est venu au roman comme à une forme d'ascèse après avoir longuement réfléchi et médité sur cette forme d'art. D'une série d'articles consacrés à des écrivains contemporains et d'abord publiés dans *La Relève*, il composa un volume publié en 1944 sous le titre *Connaissance du personnage*² et qu'il coiffa d'un long essai sur ce thème. Charbonneau se fait du roman une très haute idée. Le roman tire son intérêt du mystère de l'homme.³ Mais l'homme de Charbonneau est l'homme de la théologie. Nous ne saisissons de l'homme que l'apparent. Chacun de ses actes se répercute dans l'infini. Le mystère de l'être est d'ordre spirituel et c'est à ce niveau que doit le saisir le romancier et non aux seuls niveaux de la psychologie et de la morale. Chaque être, même s'il est semblable aux autres, a ceci d'unique qu'il se situe quelque part par rapport à un Modèle suprême. C'est ce qui constitue sa vérité propre, ce que Charbonneau, d'un terme assez ambigu, appelle sa « différence ».⁴ Il appartient au romancier de saisir cette « vérité »-là, de saisir le mystère de l'homme « à ces sommets où (il) s'engage tout entier et où, en donnant sa mesure, il prend conscience de lui-même ».⁵

Cette conception théologique, Charbonneau a voulu l'appliquer, la pratiquer en quelque sorte, dans une œuvre qui comprend quatre romans échelonnés de 1941 à 1961.⁶ Voyons ce qui se dégage de cet univers romanesque. Le « temps » qui prévaut dans cet univers est la durée intérieure des personnages plutôt qu'un temps extérieur. Les événements sont le

¹ *Ibid.*

² Robert CHARBONNEAU, *Connaissance du personnage*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.

³ *Ibid.*, 12.

⁴ *Ibid.*, 14.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ils posséderont la terre*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1941 ; *Fontille*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945 ; *Les désirs et les jours*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1948 ; *Aucune créature*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1961.

plus souvent évoqués sous forme de souvenirs et cette intrusion constante du passé dans le présent laisse le sentiment d'une grande fluidité, d'un manque de précision dans la vie des êtres. Leur temps est incertain comme eux-mêmes sont incertains. Tous les personnages dominants sont des hommes mais ce sont des hommes désincarnés, abstraits. Les femmes n'existent qu'en tant qu'associées à l'un ou l'autre de deux pôles extrêmes : soit l'aventure terrestre dévorante, brûlante, dangereuse — la liberté catastrophique ; soit le don absolu de soi, l'holocauste suprême — le renoncement de l'homme à lui-même et à la femme.

Chaque roman est centré sur un ou deux hommes dont il récapitule l'existence. Dans chacune de ces existences, l'âge privilégié est celui de l'adolescence qui est l'âge de la pureté, de la grandeur, d'une vision de l'absolu, de la possibilité du don de soi. L'âge mûr, par contre, est celui de l'échec, du compromis, de la déchéance, ou du désir de recommencer . . . avec des jeunes. La vie de ces hommes se déroule dans une tension entre, d'une part, un absolu ou la recherche d'un absolu et, d'autre part, le désir d'action dans le monde. Cette action est généralement identifiée avec l'activité politique, c'est-à-dire une forme d'action comportant intrigues, turpitudes, déboires. La solution intermédiaire sera la création littéraire. Écrire est leur seule façon de vivre. Incapables d'agir dans le monde ni de donner une forme tangible à leurs absolus, ils se réfugieront dans l'acte abstrait et toujours décevant d'écrire. Les valeurs seront nommées, non vécues. Tout ramène à l'adolescence et à ses rêves. La relation humaine essentielle qui structure cet univers romanesque est l'amitié, la communication entre deux jeunes hommes semblables l'un à l'autre. Ces personnages essentiels ne contestent pas le monde, ils s'en évadent tout simplement. La vraie vie est ailleurs : quelque part, très haut ; ou quelque part, très loin dans le passé.

Très voisin de cet univers et très semblable est celui de Robert Élie. Dans chacun des deux romans d'Élie,¹ le problème central est celui de la quête d'une identité. Dans *La fin des songes*, deux hommes liés par une amitié profonde cherchent le sens de leur vie. Prisonniers de leurs rêves d'adolescence, ils essaient, chacun à sa façon, de déboucher sur la vie, de communiquer avec les êtres, au-delà des miroirs que ceux-ci leur opposent. Dans *Il suffit d'un jour*, un prêtre cherche le sens de son devoir envers les autres et tente d'atteindre la transcendance d'une communauté humaine par la charité ; de son côté, une jeune fille, victime d'un mensonge qui entoure ses origines, tente aussi de dépasser ce mystère, de recommencer sa vie en cherchant la solution du côté d'une enfance à reconquérir. Dans les deux œuvres, vivre c'est regarder — se regarder soi, en se cherchant ; regarder les autres. La vie renvoie à l'adolescence ou à l'enfance. L'ac-

¹ *La fin des songes*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950 ; *Il suffit d'un jour*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1957.

tion politique ou économique dans le monde est dévalorisée. Il n'y a d'action véritable que spirituelle et celle-ci demeure mystérieuse et problématique.

Que dire de Saint-Denys Garneau qui n'ait déjà été dit — soit de la « qualité secrète » de sa poésie « incisive, sacrée »;¹ du drame de sa vie intérieure que nous livre le pathétique *Journal*;² du halo quasi mythique dont l'ont spontanément investi ses amis aussitôt après sa mort tragique en 1943? De son œuvre, dont l'essentiel fut écrit entre 1935 et 1938, Jean LeMoynes a dit la crucifiante tension³ comme Robert Élie en a discrètement retracé l'itinéraire spirituel.⁴ Saint-Denys Garneau : poète de la quête d'identité ; poète de l'impossible réconciliation entre la solitude de l'esprit et les attentes d'un Dieu lointain ; témoin atrocement lucide de son désir de don total et du vide qu'il crée lui-même, en son âme, autour de ce désir. Il faut relire un à un ses poèmes dans leur chronologie fatidique pour percevoir, si confusément que ce soit, que l'on se trouve en présence d'un être qu'une faille profonde a, dès le principe, divisé. On connaît les vers fameux :

« Et maintenant . . .
 Quand est-ce que nous avons mangé notre joie
 Où est-ce que nous avons mangé notre joie
 Qui est-ce qui a mangé notre joie
 Car il y a certainement un traître parmi nous
 Qui s'est assis à notre table quand nous nous sommes assis
 [tant que nous sommes
 Tant que nous étions . . . »⁵

Il faut relire le *Journal* pour revivre cette lente pénétration de la mort dans un être qui ne cesse de s'interroger, de douter de soi, de se répudier, et qui, de palier en palier, se croit de plus en plus éloigné de la foi et de l'espérance.

« Témoin de son temps et de sa société, écrit Jean LeMoynes, (Saint-Denys Garneau) l'est par l'extension crucifiante de son épreuve et par le compte rendu exhaustif qu'il en a donné au moyen des transpositions poétiques, de la réflexion critique, du dialogue de sa correspondance et de l'examen de son *Journal* . . . »⁶

Dans quelle mesure et avec quelle justesse? On peut en discuter. Ce qu'il y a de révélateur est que Jean LeMoynes l'affirme.

¹ Benoît LACROIX, *Saint-Denys Garneau*, Montréal et Paris, Fides, 1956, collection *Classiques canadiens*, 7.

² Saint-Denys GARNEAU, *Journal*, Montréal, Beauchemin, 1954.

³ Jean LEMOYNE, *op. cit.*, 219-241.

⁴ Robert ÉLIE, « Introduction », *Poésies complètes de Saint-Denys Garneau*, Montréal, Fides, collection du Nénuphar, 1949, 11-18.

⁵ *Poésies complètes*, Fides, 187.

⁶ *Op. cit.*, 238.

LeMoyne lui-même était des « quatre ou cinq intimes » dont s'est composé « le milieu intellectuel et religieux »¹ de Saint-Denys Garneau, c'est-à-dire l'équipe de la revue. Les écrits qu'il a groupés en 1961 sous le titre de *Convergences* s'échelonnent sur une vingtaine d'années et doivent leur inspiration à l'expérience de *La Relève*. Ils sont l'œuvre d'un théologien, mais d'un théologien obstinément incarné. Jean LeMoyne discourt sur Dieu, sur le sens de la liturgie, sur le destin de l'homme racheté, sur les écrivains, sur la musique, sur la condition de la femme canadienne, sur l'atmosphère religieuse de notre société. Ses essais se situent en général à un plan psycho-sociologique mais LeMoyne nous force à éclairer toute psychologie et toute sociologie par une visée théologale. De ses plongées dans l'histoire du peuple chrétien et, en particulier, dans notre histoire et notre littérature à nous, il rapporte un cruel diagnostic de pathologie spirituelle. Il nomme dépossession ou aliénation le trouble radical dont souffre l'âme canadienne et il en retrace les origines dans la grande hérésie dualiste qui a contaminé l'Occident depuis des siècles. Au sein de l'équipe de *La Relève*, il prend figure de prophète, de Père de l'Église... Mais si son œuvre tranche ainsi sur celle de ses amis par le ton affirmatif, par le style impétueux, par la virulence des apostrophes, l'explication doit en être cherchée, me semble-t-il, dans le fait que Jean LeMoyne a commencé vraiment à écrire à l'âge de la pleine maturité, une fois dépassées les interrogations et les tergiversations des années de jeunesse. Il a relativement peu écrit dans *La Relève* elle-même. La plupart des essais de *Convergences* datent de 1950 à 1960. Il semble avoir attendu, pour se dire, que soient pleinement élucidées, en lui, les incertitudes qui tenaillaient ses camarades.

Y a-t-il une génération de « La Relève » ?

Si divers que soient ces quatre écrivains, il me paraît évident qu'il existe entre leurs œuvres des similitudes frappantes : similitudes de thèmes et similitudes de philosophies, soit chez les auteurs eux-mêmes soit chez leurs personnages. Aussi bien, il y a continuité entre la création littéraire de ces écrivains et leurs positions en tant que collaborateurs de la revue. Précisons certains éléments de ce dénominateur commun. Dans les romans de Charbonneau et d'Élie, l'interrogation essentielle des personnages ne porte pas sur le monde mais sur le destin de l'individu ; la vision du monde est la vision intellectuelle d'un univers intérieur qui renvoie à un univers spirituel et à des absolus ; la forme privilégiée d'action est l'acte d'écrire, l'acte de nommer les choses ; les valeurs n'impliquent pas des relations au monde mais des relations entre les idées et entre les rêves. *La Relève*, pour sa part, adopte dans l'ensemble des positions que Charbonneau définit souvent comme « métaphysiques ». La revue, face au monde contemporain

¹ Jean LEMOYNE, *op. cit.*, 231.

et à la société canadienne-française en particulier, ne conteste pas ce monde ni cette société. Sa réflexion esthétique et spirituelle porte essentiellement sur l'individu-personne, sur sa primauté en tant que valeur et sur la nécessité d'une rénovation intérieure comme pré-requis à toute tentative de transformation du monde. La revue est plus spéculative qu'engagée, au sens contemporain de ce mot.

C'est le reproche qu'adresse à *La Relève* un contemporain et un ami de l'équipe, Pierre Dansereau, dans une « Lettre à Robert Charbonneau » publiée par la revue en décembre 1936.¹

« Vous reconnaissez, écrit Dansereau, que la présente société est un éteignoir, que la pieuvre capitaliste nous étouffe. Et cependant, à quoi vous en prenez-vous? Au manque de Charité, d'Amour, au matérialisme du siècle et à une foule d'autres conceptions qui portent des majuscules orgueilleuses... Tu veux sauver le monde, mon cher Robert, avec des principes. Tu veux faire la révolution selon les règles. Tu as toute prête dans l'esprit l'image de l'homme de l'avenir : tu peux nous dire de quelles vertus il devra être fait, quelles nobles et hautes attitudes il devra prendre... Je ne méprise pas la métaphysique, mon cher Robert, ... mais je la crois faite pour l'esprit et non l'esprit pour elle... Si tu étais allé à Valcartier parmi les chômeurs, mon cher Robert, tu y aurais appris — outre le bel argot parisien qu'on y parle — la nécessité, l'imminence de la révolution, et tu cesserais de la chercher dans saint Thomas... »

Cette fin de non-recevoir, dont *La Relève* dit, en note, « qu'elle exprime un état d'esprit très répandu »² nous incite à préciser nos remarques du début et à nous poser la question : « Y a-t-il une génération de *La Relève*? » — Ou, plus précisément, jusqu'à quel point l'équipe de *La Relève* est-elle porte-parole de la jeunesse canadienne-française de l'époque? Il est probablement impossible de répondre de façon satisfaisante mais on peut apporter quelques précisions. Tout d'abord celle-ci, que *La Relève* est un phénomène exclusivement montréalais. Tous les membres de l'équipe et tous leurs collaborateurs réguliers, sauf ceux d'Europe, sont de Montréal. Dans aucun numéro des cinq premières séries de *La Relève* on ne relève le nom d'un seul Québécois. Pendant ce temps, à Québec, on s'intéressait ou on collaborait à *Vivre*. Sous certains rapports, *Vivre* ressemblait à *La Relève* mais elle en différait quant à l'essentiel. *Vivre* condamnait le capitalisme sans réticences ; *Vivre* critiquait le parlementarisme et les institutions démocratiques ; *Vivre* affichait des attitudes résolument nationalistes. *Vivre* cependant, à aucun moment, n'a eu le rayonnement ni l'ascendant de *La Relève*.

En outre, tous les membres de l'équipe de *La Relève* sont d'anciens élèves des Jésuites et ils appartiennent tous à un même milieu social : la bourgeoisie ou, tout au moins, la couche supérieure de la classe moyenne canadienne-française de Montréal. Ne pourrait-on pas, à partir de ces

¹ Pierre MacKay DANSEREAU, « Lettre à Robert Charbonneau », *La Relève*, troisième série, deuxième cahier, décembre 1936, 58-62.

² *Ibid.*, 58, note 1.

deux traits, ébaucher une interprétation sociologique qui apporterait une certaine lumière sur le phénomène de *La Relève*? Ses rédacteurs avaient sans doute connu d'expérience personnelle quelques-uns des ennuis de la crise économique et ils connaissaient ses ravages dans notre milieu. Ils avaient lu l'abbé Groulx, Asselin, et ils avaient vu de près les *Jeune Canada*. Ils éprouvaient le besoin d'une renaissance, d'une relève. Mais il entreprennent celle-ci à un plan de haute spéculation. Si l'affaissement économique et moral de l'ensemble de la société canadienne-française atteint si peu leur champ de vision et de conscience n'est-ce pas parce que « leur » société canadienne-française est celle du bourgeois qui continue à se sentir en état de sécurité et relativement protégé? à se sentir « absent » des conditions d'existence de la collectivité des sans-travail, des demi-prolétaires, de tous ces compatriotes aliénés des instruments de leur bien-être économique et de leur auto-détermination politique? Et est-il excessif d'ajouter que cette attitude très abstraite a pu aussi être accentuée par l'enseignement, par la pédagogie, par la structure même du collège classique, particulièrement du collège jésuite, où un certain aristocratismes de la pensée dissocie l'homme de son enracinement humain?

La Relève ne représentait sûrement pas les centaines et les milliers de jeunes Canadiens français qui, dans les années 1930, souffraient de la crise et cherchaient du travail... Elle est un phénomène de classe bourgeoise et d'avant-garde intellectuelle. Jusqu'à quel point représentait-elle les jeunes Canadiens bourgeois et instruits? Il faudrait, pour l'établir avec une plus grande précision, dépouiller, entre autres, les journaux des étudiants de l'époque : *Le Quartier latin* à Montréal et *Le Carabin* à Québec... À ce point, je suis porté à inverser la question et à noter que *La Relève* a exercé une incontestable influence non pas sur tous, mais sur un assez grand nombre d'entre eux — non seulement à Montréal mais aussi à Québec. Il était difficile, en effet, de ne pas être attiré par l'extrême élégance du style de *La Relève*, porté à admirer la noblesse et la rigueur de ses attitudes spirituelles et esthétiques. Il était difficile de ne pas s'associer, d'un mouvement spontané de l'âme, à la méditation très haute et très ardente qu'elle proposait à chacun sur le sens de son aventure humaine.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*